
Gaétan Nadeau, *Angus : du grand capital à l'économie sociale*, Montréal, FIDES, 2009, 297 p.

L'Angus dont il est ici question est à l'organisation ce que fut pendant plus de 80 ans l'Angus Shop et depuis le milieu des années 1990 le Technopôle Angus. Son territoire couvre une partie de l'est de Montréal et plus particulièrement le quartier Rosemont. L'auteur de cet ouvrage passionnant et fort bien rédigé est doctorant en sciences régionales à l'UQAR. Il a su très bien tirer profit de sa formation de journaliste pour se transformer en un historien méticuleux maîtrisant de façon fort habile une vaste documentation assortie d'entrevues auprès de personnes ayant vécu cette grande aventure du Canadien Pacifique et que poursuivent, de façon bien différente, de nouveaux leaders issus de la dynamique communautaire. C'est à la fois aux premiers et aux seconds que Gaétan Nadeau veut rendre hommage. Invitons immédiatement le lecteur à ne pas se laisser prendre par le sous-titre car, de l'économie sociale on ne trouve qu'une seule page (brève allusion à une entreprise d'insertion) et un hommage bien mérité à la passionaria de ce secteur d'activité : Nancy Naemtán. L'essentiel du volume, à travers le monde du rail, se rapporte à l'histoire des idéologies au Québec du 20^e siècle dont les acteurs principaux occupaient la scène montréalaise. L'auteur décrit un long cheminement qu'il attribue à quelques avancées techniques, au train, aux moteurs à vapeur. On leur devrait qui ont facilité la circulation de biens divers, prélude à la société de consommation et à la remise en cause de notre relation au temps et au spirituel. Cette lente évolution, il faut l'attribuer, souligne-t-il à des syndicalistes, à des journalistes et à des politiciens qui n'hésitèrent pas à se distancier du discours réactionnaire de l'Église. Nous la devons également, et c'est en grande partie le message de ce livre, à des entreprises comme le CPR et le Grand Trunk qui, selon l'auteur, introduisirent dans une société quasi pastorale un rapport au travail, à l'argent et au succès associé aux valeurs véhiculées par la Révolution française et la Révolution industrielle. On se rapporte ici aux longues années de braise conduisant à la Révolution tranquille.

Oui, que de chemin parcouru depuis l'époque où l'Église appuyait le projet de voie ferrée reliant

Québec à Ottawa sur un parcours devant contourner le nord de Montréal. On comprendra qu'il s'agissait de limiter l'urbanisation des Canadiens-français, le monde rural étant le gardien de la foi et de la langue. Une photo du curé Labelle rappelle aux gens de ma génération le personnage qu'incarnerait si bien Paul Desmarteaux dans *Les Belles Histoires des pays d'en haut*. L'auteur fait d'ailleurs allusion vers la fin du volume à Paul-Henri Grignon pour un appui à l'historien Robert Rumilly qui ne cachait pas son admiration envers les Pétain, Franco et autre Salazar.

Le lecteur qui se souvient du débat, pas toujours appuyé sur de solides arguments scientifiques, entourant la localisation du nouvel (et déjà fermé) aéroport de Montréal, pourront faire un rapprochement avec la localisation des (parlons français) Ateliers Angus que d'aucuns souhaitaient voir s'installer à Québec. Pour notre auteur, cette implantation dans l'est de Montréal ne représente rien de moins que la consécration ultime d'une époque... «l'aboutissement d'un changement historique majeur pour le Québec, la mise en forme de croyances politiques et philosophiques profondément ancrées.» Fortement minoritaires pendant de longues années, les ouvriers francophones trouveront avec le temps une place au sein des Ateliers qui ne leur semblait pas réservée (on importait en masse les ouvriers anglais, irlandais, polonais et ukrainiens). Pour Nadeau, rien ne les préparait à vivre une telle aventure. Le sermon des curés invitait à accepter le fait que l'on était né pour un petit pain et que l'on pouvait s'en consoler car, on le sait, on n'apporte pas sa fortune dans le royaume des cieux. L'Église se vit ici bousculée. L'auteur n'y voit rien de moins que l'œuvre finale et triomphale du train. Si le petit train va loin, comme le veut l'adage, ici c'est d'un gros train (les «gros chars») dont il est question, et il ira effectivement très loin.

Cette marche vers le progrès va débiter très tôt. Si la grève de l'amiante de 1949 a marqué le tournant du milieu du siècle dernier, les Québécois ne devraient pas oublier celle que l'auteur évoque comme étant la plus importante grève qu'aura connue le Canada à ce jour soit le 5 août 1908. On devine les briseurs de grèves arriver à pleins bateaux. Colonialisme oblige, au Monument National le leader du parti travailliste britannique

viendra stimuler les troupes en parlant de socialisme « éclairé ». Nul n'étant prophète dans son pays, le non moins éclairé socialiste Albert Saint-Martin, un peu plus tard, sur le Champ de Mars connaîtra moins de succès. C'est le fougueux journaliste Ovilar Asselin (une photo le représente dans une jeune trentaine plutôt avantageuse) qui s'y distinguera plus particulièrement.

La Grande guerre surviendra avec une mobilisation enthousiaste chez les anglophones et beaucoup plus discrète chez les francophones. Nadeau nous apprend que les dames anglaises de Québec tiennent le thé au Château Frontenac avec leurs chiens pour amasser des fonds destinés aux chevaux blessés au combat. Rien pour mon oncle Alex handicapé à vie par les gaz utilisés par les boches. À Montréal, l'ineffable Mgr Bruchési veille et règne. À ses yeux, la France n'aurait que ce qu'elle mérite pour sa trop célèbre révolution et pour les lois Combes de 1905 (séparation de l'église et de l'État). Il se verra attribuer le titre peu flatteur d'« évêque boche » par un journaliste de Vie ouvrière. Il ne faudra que vingt ans pour passer à la Seconde Guerre mondiale. Les Ateliers Angus fourniront leur contribution à travers la fabrication d'un char léger (le Valentine) conçu pour accompagner les fantassins en milieu urbain. On est bien loin du fameux T34 russe et on se demande comment il pouvait braver le non moins fameux canon allemand « de 88 ». Et, pourtant, surprise! le Valentine se retrouve à Stalingrad en septembre 1942 et contribuera à la première grande défaite de la Wehrmacht. En plus, les ouvriers des Ateliers tiendront en permanence une clinique de transfusion sanguine. Et les années passeront, tout comme les habitudes.

On ne voyage plus guère en train. En 1970 le CP abandonne cette activité. Ce sera le début le la fin pour les Ateliers qui fermeront définitivement en 1992. Et on assistera à l'avènement d'une nouvelle aventure merveilleusement décrite par la plume aussi alerte qu'efficace de Nadeau. Oui, c'est le début d'un temps nouveau comme le chantait si bien à la même époque Monique Leyrac. Les responsables de la CEDEC Rosemont-Petite-Patrie, créée en 1990, ne s'y tromperont pas. Leur tour de jouer arriva. Un de leurs employés, Christian

Yaccarini, va porter le flambeau et saura manœuvrer à travers un véritable parcours de combattant, parsemé d'innombrables embûches où il faudra faire appel à la patience et à la stratégie à la faveur d'alliances avec des partenaires dont l'apport, en temps opportun, s'avèrera des plus précieux. L'objectif est rien de moins que d'acheter Angus et en assurer le développement sous la forme d'un technopôle. O&T a fait part de cette audacieuse réalisation dans un numéro de 2001¹. C'est le même C. Yaccarini qui est à l'origine de la solution à cette immense plaie urbaine sise à l'angle de la rue Ste-Catherine et du boulevard St-Laurent, un projet identifié par les chiffres 2-22. Au moment d'écrire ces lignes, rien n'étant jamais définitif à Montréal, les travaux étaient arrêtés. Heureusement, celui qui porte le projet a des états de service qui laissent croire qu'une fois de plus il saura surmonter les obstacles occasionnés par une bureaucratie dont la triste renommée n'est plus à faire.

L'ouvrage se termine par une quatrième et fort étonnante partie intitulée : Le libéralisme au Québec. On y trouve le récit du long affrontement entre les guelfes (ou ultramontains) et les gibelins, qui au début du 20^e siècle, au Québec, étaient composés de francs-maçons, de démocrates, de républicains, et de... matérialistes. En somme, il s'agit de libéraux que Nadeau met en opposition contre ceux qu'il désigne, pour simplifier, comme étant des conservateurs. Parmi ces derniers se retrouveront, du moins en certaines occasions, des gens tels les : Jean Drapeau, Robert Rumily, Mgr Bruchési, André Laurendeau (jeune mouture), Henri Bourassa et bien sûr, Lionel Groulx. C'est l'époque où en France, le royaliste Charles Maurras exerce son influence. Une influence qui traversera l'Atlantique. Sa mise à l'index dans la foulée de la Libération laissera place à Jacques Maritain dont la pensée tira profit du souvenir récent de la grande crise : il fallait refuser la modernité. Inutile d'accoler des noms au courant libéral, on sait qu'il va l'emporter et pour de bon. Non, le Cardinal Ouellet ne sera pas notre Mgr Bruchési. Il lui manque une audience

André Joyal
Professeur, Université du Québec à Trois-Rivières